



## Objet d'étude : la poésie du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle

*Mes forêts* : la forme d'un livre (2)  
Quatre chemins de traverse

### Liens avec le programme

*Mes forêts* d'Hélène Dorion et son parcours associé : « La poésie, la nature, l'intime » sont inscrits au programme national des classes de première des voies générale et technologique, pour l'objet d'étude la poésie du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, à compter de la rentrée 2023.

« Le programme de première réunit pour chaque objet d'étude ces deux orientations, afin de permettre une étude approfondie des œuvres et de l'inscrire dans une connaissance plus précise de leur contexte historique, littéraire et artistique. [...] L'étude de l'œuvre et celle du parcours sont étroitement liées et doivent s'éclairer mutuellement : si l'interprétation d'une œuvre suppose en effet un travail d'analyse interne alternant l'explication de certains passages et des vues plus synthétiques et transversales, elle requiert également, pour que les élèves puissent comprendre ses enjeux et sa valeur, que soient pris en compte, dans une étude externe, les principaux éléments du contexte à la fois historique, littéraire et artistique dans lequel elle s'est écrite ». (programme de français de première des voies générale et technologique)

### Aux lisières de la forêt, l'agression de l'agitation urbaine

La deuxième section évoque trois mondes : le monde des forêts, fait d'humilité, de lenteur et d'écoute ; le monde intérieur, le chemin vers soi et vers les autres et le monde des villes, agité, frénétique, bruyant. La promeneuse perçoit désormais, de l'autre côté de la nuit, les « sirènes », les « klaxons » p. 47, dont les sonorités rugueuses jurent avec la douceur des sons feutrés précédents. La cacophonie urbaine résonne dans les allitérations en [t] du long terme de quatre syllabes « tintamarre » qui dénonce nos inutiles agitations.

La composition du poème transitoire entre la deuxième et la troisième section est plus chaotique. Au centre du recueil, il constitue un point de bascule. Le silence revêt une autre dimension, il se consacre à la solitude, au désenchantement, au vide, au néant. En effet, si ce recueil est apaisant, il est aussi orageux, il revient sur les catastrophes possibles, il déchaîne volontairement les éléments et nous secoue, notamment en nous replaçant face à nos choix de vie. Lorsque l'usage de « facebook instagram twitter » -

tous ne faisant qu'une seule entité- n'est pas maîtrisé, ces réseaux sociaux nous isolent au lieu de nous relier. Le terme « écran » (p. 51) est souvent employé dans *Mes forêts*. Il désigne à la fois la surface d'affichage et ce qui s'interpose, dissimule. Nous finissons par nous perdre nous-mêmes dans ces vagues de flux, dans un désordre que révèle la composition de ce poème. Ainsi, les strophes inégales disent le désordre et le besoin de se réfugier dans les forêts-remparts, « rivages », « demeure » ... « mes forêts sont des rivages/accordés à mes pas la demeure/où respire la vie ». « Demeure » : ce terme est capital, isolé par un blanc typographique à la fin du poème. Le *domos* (δόμος) grec désigne la construction où l'on habite, mot concurrencé par *oïkos* (οἶκος), l'endroit où l'on vit. Cette demeure est la nôtre. La citation suivante, de Kathleen Raine, à la page 55, utilisera d'ailleurs le « nous », nous incluant ainsi dans la réflexion. On passe alors progressivement d'un soliloque de chaque élément à un chant choral auquel nous pouvons tous nous associer.

Le terme écologie est étymologiquement relié à la demeure, à l'habitation. « L'écologie est une *logie* de l'*oïkos*, une parole de la demeure », expliquait le poète et philosophe Michel Deguy dans *L'Envergure des comparses. Écologie et poétique* (2017). Hélène Dorion s'inscrit dans cet ensemble de poètes et d'essayistes qui prennent activement part à la défense de notre « demeure » terrestre, et contribuent à repenser l'esthétique sur fond d'éthique. Nous sommes passés des questions de poétique, c'est-à-dire de fabrication, de techniques d'écriture, à des questions de *poétique*. Tous les poèmes de la première section ont offert une leçon de vie. Les fragments de la forêt constituent un tout harmonieux : le ruisseau, le rocher, l'île forment le tout de la forêt ; le tronc, la branche, les feuilles, l'écorce, les racines forment le tout de l'arbre. Nous-mêmes sommes les fragments d'un tout. Nous saisissons la résistance du poème qui réitère un désir de relier malgré les distances, de tisser malgré les failles et les manques. Ce poème lance également un autre motif central de la suite du recueil, le terme « écran ». Le bruit du monde va s'intensifier et déferler dans la troisième section du recueil au titre éloquent : « l'onde du chaos ». Les voix se mêlent, la polyphonie s'installe, l'angoisse aussi : « il souffle mille voix de vent ». L'écriture prend des allures de poésie épique.

## L'écriture poétique du chaos, point culminant de la symphonie

Dans la troisième section du recueil, « L'onde du chaos », l'image du déluge est convoquée avec les « oiseaux qui demandent refuge à la terre ravagée ». Le monde fait naufrage, le champ lexical de la chute jalonne toute cette troisième section : « vide », « catastrophes », « fosses », « chute », « hurle », « nuit », « séisme », « ravage », « perdu », « périt », « dénuement », « chaos » : l'heure est au bilan, c'est « un temps de pourquoi de comment », un temps à se demander ce que l'on veut pour l'espèce humaine. Le temps est au **chaos**, « un temps où soufflent des vagues/au-dessus des vagues », au temps d'avant la séparation des eaux du ciel et de la terre. La répétition à la rime du terme « vagues » renforce l'idée du **naufrage**, du péril, du désordre, de la catastrophe. L'heure est à la prise de conscience car la chute se profile et il est aussi question de nous sensibiliser à la cause écologique de notre Terre « souillée », salie, polluée. Les « chiffres » et les « lettres qui s'emmêlent » sont à lire au sens métaphorique d'une perte de repères mais aussi au sens propre : les lettres s'emmêlent et ne veulent plus rien dire. Elles aussi ont fait naufrage. Restent des acronymes obscurs : ARN, zip, chus (qui sonne comme le participe passé du verbe choir). Il pleut des lettres emmêlées (p. 73). Leur accumulation crée un déluge de sonorités obscures, sibyllines et un effet cynique : c'est d'un rire jaune que nous sourions, habitués que nous sommes à parler

en acronymes. Les hommes semblent enfermés dans une **tour de Babel** où règnent le bruit, la confusion, où les gens ne se comprennent pas et ne s'émerveillent plus. Nos corps sont soumis aux vaccins liés à la pandémie de Covid19 (ARN), aux écrans d'ordinateur (ram, zip, pixels, algorithmes) à la productivité, à la fracture sociale entre les « sdf » et la réussite financière des « VIP », à la ségrégation et au racisme du triple K, du Ku Klux Klan, soumis au diktat de la consommation et du *made in China*.

*Mes forêts* a été commencé en 2018 et poursuivi pendant la pandémie de Covid19. Ce sentiment d'être au bord de la falaise se lit dans les désordres de la forêt et dans les possibles catastrophes. L'accumulation de ces termes nous place comme face à une langue étrangère, artificielle, « cassée », qui nous laisse « KO ». Les allitérations en [k] contribuent à faire entendre cette cassure des mots « corps » « K » « Ko » et encore « casse-gueule », expression dont la vulgarité délibérée souligne la violence. L'hermétisme des mots est à l'image d'un monde qu'on ne comprend plus. Un jeu de mots opère ainsi entre le *chaos* et le *KO* qui en découle. On ne reconnaît plus le paysage que l'industrie « déchire ». Dans la logique du *made in China*, de la surconsommation, des pathologies de la mondialisation, on jette les vêtements usés, comme on risque de jeter le paysage sali, la Terre usée. La société de consommation est encore dénoncée dans l'« amas de choses jetables », les « alarmes du siècle » étant à considérer autant au sens propre (les sirènes, les klaxons, les réveils, les téléphones) qu'au sens second de « catastrophes ». De même, tandis que des « bruits de ferraille » agressent nos sens, la ville impose aussi un rythme effréné qui nous perd. Le livre d'Hélène Dorion donne à ressentir celui que nous suivons quotidiennement. L'agitation de nos vies soumises aux « alertes du matin », « du portable au jetable » fait de nous des exécutants pris dans les exigences du rendement, des « algorithmes », aveugles et sourds à la beauté et à la fragilité du monde naturel. « Il fait un temps d'insectes affairés/de chiffres et de lettres/qui s'emmêlent sur la terre souillée ». La frénésie urbaine est telle qu'on « ne voi[t] plus les heures/plus l'horizon/avec ses levées de lumière ». Les formes de phrases sont alors, de manière significative, négatives dans cette section du recueil. « le temps ne va plus ni ne vient » p. 57 ; « on ne pourra pas toujours tout refaire » p. 62 ; « je ne vois plus les heures/plus l'horizon » p. 65 ; « on ne tourne plus/que sur soi-même » p. 66. Les « scories » de notre monde attaquent nos valeurs et polluent la Terre ; les préoccupations matérielles nous leurrent ; nous faisons fausse route. La tendance est au repli sur soi, ce qui nous « dépouille d'un feuillage ». Nous sommes ces arbres défeuillés, vacants au cœur de l'ombre. En effet, l'agitation, la course aux enjeux « mesquins » deviennent addictives et incitent à l'individualisme, notamment derrière nos écrans. « Il fait rage virale/sur nos écrans/ qui jamais ne dorment » (p. 86). Enfin, les écrans nous perdent dans « le labyrinthe des miroirs » de l'individualisme. Toutes ces « rumeurs » de la ville, on les entend au cœur de la forêt, elles résonnent dans le cri des bêtes, le désordre des vents, la foudre et les catastrophes. Il y a un lien à la terre mais aussi à l'humain qui est à réparer dans notre contexte actuel de prise de conscience, car « À la table du silence/je suis cette branche » « je suis cette ramille qui frémit ». Le chaos du monde a dépouillé les arbres et effeuillé le cœur. Reste « le néant » sur « la terre nue » (p. 72). Que faire ? « Savons-nous/gravir la montagne/jusqu'à nous » interroge la fin du poème de la page 91.

Dans le poème transitoire entre la troisième et la dernière section, la poète ne reconnaît plus ses forêts, comme elle ne reconnaît plus notre monde : « elles sont un horizon de corps nus/sur le plateau des heures/qui bascule soudain/la danse très lente des ombres/vient hanter la machine de nos pas ». Il est question de savoir ce que l'on veut pour notre monde, il est question de folie, de déraison, de pertes de repères. La poésie peut-elle nous sauver du naufrage ? Il semble qu'une renaissance soit toujours possible, qu'une création puisse être réécrite.

La dernière section s'ouvre sur un titre plein d'espoir, « Le bruissement du temps ». « Avant l'aube » réécrit une cosmogonie, du vide à la création des eaux, du ciel, des dieux, de la lumière, du temps, du végétal, de l'animal, de l'homme, de l'âme, du langage, du sacré, du chaos, des guerres, des combats, des conquêtes, du commerce, de la science, de tout ce principe de réalité. « Avant l'horizon » poursuit cette histoire de l'humanité, de la sédentarisation à l'art rupestre, à la chute, aux conquêtes de la civilisation, à l'écriture de l'Histoire. « Avant la nuit » provoque la rencontre de la petite histoire (l'enfance, l'adolescence, l'amour, la fragilité des instants) avec la grande Histoire, la longue marche qui mène vers l'apaisement. Ces deux histoires sont là pour nous dire cette beauté encore possible. C'est le récit poétique du commencement du monde, l'une des parties les plus puissantes et les plus émouvantes du recueil, après le déferlement du chaos humain. Tous ces chemins pour un seul espoir, celui pour lequel « un poème murmure/un chemin vaste et lumineux/qui donne sens/à ce que l'on appelle *humanité* ».

Mais cette traversée de la nuit n'est possible qu'à une condition : **accepter le mouvement**. La composition du livre donne une clé de lecture pour mieux comprendre le trajet et les enjeux de ce mouvement vital. Ce dernier parcours permettra une troisième lecture, par le prisme du mouvement.

### Préparer la lecture à haute voix, la dissertation et la deuxième partie de l'oral par le biais d'un cercle de lecture

#### Un cercle de lecture sur le thème du mouvement dans *Mes forêts*.

Les cinq rôles sont présentés aux élèves. Chaque élève doit constituer son groupe et doit choisir son rôle. Un travail de préparation personnel est à rendre avant le cercle de lecture. Les élèves sont évalués à partir de critères donnés à l'avance : la préparation, la facilité à naviguer dans l'œuvre le jour du cercle, la participation au cercle.

#### L'animateur de discussion

Rôle : préparer une liste de questions et gérer la discussion lors de l'activité.

Cet élève doit rédiger des questions sur le thème du mouvement dans le livre et les discuter avec le groupe.

#### Le maître des passages

Rôle : choisir et présenter quelques passages du livre.

Cet élève doit trouver des passages à lire à voix haute, sur le thème du mouvement.

#### Le maître des liens

Rôle : trouver des liens entre le livre et la vie réelle.

Cet élève doit faire des liens avec sa vie, avec ce qui arrive à l'école, avec ce qui se passe dans son pays, dans le monde ou ce qui s'est passé à une autre époque. Des liens avec d'autres livres du même genre ou du même auteur sont aussi suggérés.

#### Le maître des mots

Rôle : chercher des mots particulièrement importants.

Cet élève doit sélectionner les mots qui lui semblent importants pour parler du mouvement dans le livre et trouver leur définition. Les mots peuvent être trouvés dans le texte ou proposés par l'élève.

#### L'illustrateur

Rôle : illustrer avec ce qui se rapporte au texte.

Cet élève doit faire un dessin, un schéma, un graphique, un collage ou autre pièce d'art visuel. Il peut aussi recourir à d'autres formes artistiques. L'illustration doit porter sur le thème du mouvement. Elle doit porter sur un passage du livre et une sensation engendrée. L'illustrateur peut proposer plusieurs illustrations.

## Les brèches, portes d'entrée du mouvement

Le poème liminaire du livre annonce deux thèmes structurants : la faille et le mouvement. La lumière, le vent, le feu, les rayons du soleil sont autant d'« aiguilles » qui ouvrent des **brèches** au sein desquelles le mouvement va pouvoir s'immiscer.

Le changement de page marque le changement de poème mais certains textes s'enchaînent grâce à la conjonction de coordination « et » qui les relie les uns aux autres, proposant une promenade, un itinéraire au cœur des forêts. Cette continuité de poèmes reliés par l'absence de coupure forme une sorte de **mouvement perpétuel, à l'instar du cycle naturel**. « L'horizon », « la cime », « le houpier », les hauteurs permettent une ouverture de l'espace qui deviendra un moteur d'exploration et entraînera une incessante mise en mouvement du sujet. L'usage du conditionnel : « Le rocher on dirait une histoire/couverte de rouille » « La cime on dirait une goutte de terre » souligne que ce qui paraît éternel n'est que passager, éphémère. Dans son discours de réception à l'Académie des Lettres du Québec, Hélène Dorion rend hommage au poète canadien Jacques Brault qui lui a fait découvrir « les mots *véritables*, ces mots *fragiles* qui tout à la fois prennent la mesure du vide et du plein qui nous traversent ». « Fracture », « faille », « déchirure », « brèche », « silence » « vide », « bégaiement » « fragile » « frêle » sont des mots clés du livre.

La section « L'écorce incertaine » évoque la tension entre l'éternel et l'éphémère. Apparemment le « mur de bois » est solide, pourtant il « s'est fissuré ». L'eau salvatrice du « ruisseau » passe pour balayer la fixité qui s'était installée sur les lourdeurs de l'automne et de l'hiver, et permet le renouveau, autant que la possibilité de la parole. Même « l'écorche des choses » risque de disparaître, rongée par les vers et les fourmis, « écorchée » (le jeu sur la paronomase est intéressant). L'horizon « craquelle », le mouvement est permanent, quoique parfois invisible. « Les feuilles » illustrent ce cycle. Le vide et la chute sont les conditions nécessaires au mouvement, au souffle, au renouvellement. Nous sommes cette feuille qui palpite au rythme de nos pas. « Les brèches », la faille, le bégaiement (donc la chute) permettent la mise à nu nécessaire au travail salvateur de la lumière.

« Le rocher » évoqué dans la première section s'est « fendillé » en galets, et nous sommes nous aussi ces galets dont la chute est évoquée par le titre de la deuxième section. On roule dans la vie, on accumule des bagages de joie, d'expérience et régulièrement la chute vient interrompre ce mouvement. Mais cette chute permet aussi un envol possible, « l'éclosion d'un bourgeon ». Hélène Dorion invite à observer le mouvement, le rendu des saisons qui tournent et métamorphosent le paysage « Où aller sans commencement/et peut-être sans fin ». Cette citation de Silvia Baron Supervielle qui ouvre la section « Une chute de galets » tisse le motif de l'éternel recommencement. Il s'agit de récuser ce qui paraît fatal pour entrer dans le mouvement qui forme le « voyage immobile » dont les arbres sont capables. Notre intériorité est un mur de bois dans lequel il faut repérer les fissures. On ne peut accéder à l'« immensité du dedans » qu'en repérant la « faille », la « déchirure », la « brèche ». Tous ces mots clés de la poésie d'Hélène Dorion évoquent une ouverture possible, une piste à creuser pour aller au-delà des apparences, de notre « écorce ». Ces minces ouvertures sont ces failles en soi où il faut s'abîmer car « les forêts creusent parfois une clairière au-dedans de soi ». Citons Rimbaud et sa *Lettre du voyant* : « La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte. »

## Catapse et anabase

Le vent est un motif récurrent du livre. Dans la première section, le poème « Les vents » donne à ressentir la force de l'élément vital. Le mouvement continu des vents se traduit par le choix de vers courts, hétérométriques, et par le choix d'enjambements ininterrompus d'un vers sur l'autre. Enfin, l'intervention de l'élément liquide accentue l'idée d'un mouvement que rien ne peut arrêter. Le souffle du vent est comparé métaphoriquement au courant de l'eau qui dévale. Ce saisissement rapide est donné à lire par le rejet de l'adjectif « vif ». Cet adjectif court de trois, dont le « f » final peut faire entendre le « souffle » du vent, plonge le lecteur dans le tourbillon de ces vents qui ont réussi à pénétrer dans la faille du mur. L'allitération en [f] sature d'ailleurs la strophe : « souffle » « vif » « refroidi » « forêts » « fatigues » « failles ». Le vent de l'âme, c'est le souffle, le mouvement dans lequel Hélène Dorion invite à entrer sous peine de mort, car quand « on ne tourne plus/que sur soi-même/au milieu des flots/l'abîme évide l'espérance ». Ce vent est vital, il permet d'éviter d'être réduit à l'immobilisme mortifère et au naufrage. *Émouvoir* signifie « être mis en mouvement », et la poésie d'Hélène Dorion émeut, profondément. Les mouvements auxquels elle nous invite sont verticaux, du haut vers le bas et inversement, la métaphore de « la descente vers soi », introspective, est un tremplin vers le mouvement inverse « je remonte/vers toi » - horizontaux, aller de l'avant - spirales pour éviter le cercle vicieux infernal de Sisyphe.

Dans « l'onde du chaos », la métaphore de « la descente vers soi » (p. 57), sorte de catapse, (une descente aux Enfers) illustre cette perte, cette chute nécessaire à son mouvement inverse, l'anabase (une remontée afin de rapporter aux hommes une vérité sur l'invisible) : « je remonte/vers toi » (p. 67). Vincent Tasseli, dans les actes du colloque POET(e)S publiés dans le numéro 74 de la revue *NU(e)* précise : « L'écriture traduit ce passage, cette passerelle subtile, de la perte à la suture, de l'extérieur vers l'intérieur. Elle ose la catapse et remonte des souterrains chargés de pierres précieuses, un style étoilé ». Le trajet va donc de l'exploration de la négativité (la faille, le manque, le vide), vers une ouverture et l'exploration de l'univers (abordant ainsi des préoccupations explicitement philosophiques). Ainsi se trace le parcours d'une poésie, qualifiée à ses débuts d'intimiste, dont l'évolution mène toutefois à des accents résolument philosophiques. Ce mouvement de l'anabase dit tout le contraste entre un monde technique qui devient obsolète et un monde naturel où la matière se décompose et renaît. Si les deuxième et troisième sections du livre composent un ensemble assez sombre, la dernière section laisse entrevoir une forme d'espérance. Impossible de ne pas y voir une lecture du monde contemporain.